Document généré le 12 juil. 2025 08:08

Cahiers Société

Collectif SOCIÉTÉ

Soi-même comme un roi. Essai sur les dérives identitaires d'Élisabeth Roudinesco

Élisabeth Roudinesco, *Soi-même comme un roi. Essai sur les dérives identitaires*, Paris, Seuil, 2021, 288 p.

Janice Trinh

Numéro 5, 2023

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1110133ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1110133ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Société

ISSN

2562-5373 (imprimé)
2562-5381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Trinh, J. (2023). Compte rendu de [*Soi-même comme un roi. Essai sur les dérives identitaires* d'Élisabeth Roudinesco / Élisabeth Roudinesco, *Soi-même comme un roi. Essai sur les dérives identitaires*, Paris, Seuil, 2021, 288 p.] *Cahiers Société*, (5), 313–320. https://doi.org/10.7202/1110133ar

© Collectif Société, 2023

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

| Recension

Soi-même comme un roi. Essai sur les dérives identitaires d'Élisabeth Roudinesco

Janice TRINH
Université de Montréal

Élisabeth Roudinesco, *Soi-même comme un roi. Essai sur les dérives identitaires*, Paris, Seuil, 2021, 288 p.

Depuis une vingtaine d'années, les mouvements d'émancipation sembleraient délaisser petit à petit les revendications à portée universaliste au profit des luttes contre l'oppression des identités minoritaires. Aux engagements collectifs se substitueraient aujourd'hui des revendications identitaires, qui sembleraient ouvrir la voie à toutes sortes de « dérives ». L'historienne et psychanalyste française Élisabeth Roudinesco propose d'en retracer les origines et l'évolution dans son ouvrage *Soi-même comme un roi. Essai sur les dérives identitaires*, publié en 2021. Selon cette auteure, les mouvements féministes et antiracistes auraient pris un virage identitaire qui les éloignerait peu à peu de la lutte pour le progrès qui les a fait naître. On assisterait aujourd'hui à un renversement des revendications mises en avant, durant plus d'un siècle, par ces mouvements d'émancipation intellectuelle et sociale qui ne se réclament plus des droits civiques et des Lumières, auxquelles ils seraient parfois même devenus hostiles. S'ils commencent tous avec de bonnes intentions et des revendications importantes, par exemple lutter contre le racisme, l'homophobie et le colonialisme, ces mouvements se seraient mis à « déraper » avec la réintroduction et la pratique des assignations identitaires. C'est ce dérapage qui intéresse Roudinesco et non les revendications qui ont originairement mené à ces combats. L'auteure se réclame elle-même de l'anticolonialisme universaliste de Fanon et de Sartre et des luttes en faveur du mariage homosexuel et de la procréation médicalement assistée (PMA), auxquelles elle a pris part activement au sein du débat public français. C'est pourquoi il importe de faire la distinction entre la manière dont ces mouvements ont pris forme historiquement, avec la naissance du féminisme, de l'antiracisme et

de l'anticolonialisme, et ce que l'auteure présente comme étant leur version « renouvelée », par exemple le féminisme dit intersectionnel et le postcolonialisme. Si ce retournement s'est installé progressivement, la chute du mur de Berlin en 1989 constituerait un point de rupture important dans le développement des mouvements identitaires. L'effondrement du grand mythe universaliste, avec la « fin » du communisme, et le désespoir devant la difficulté de changer le monde auraient conduit les mouvements émancipatoires à se « recloisonner » dans des engagements plus individuels. Cela les aurait amenés à rétablir et à multiplier les catégories au sein de l'espèce humaine, lesquelles font aujourd'hui un retour inattendu. L'auteure consacre un chapitre sans concession à l'identitarisme au sein de l'extrême droite française[1] – qui elle, c'est le moins que l'on puisse dire, ne part pas de bons sentiments – et montre comment les assignations identitaires, opérées par de nouvelles pensées postmodernes, finiraient par reconduire les mêmes anciennes catégories des approches naturalistes et évolutionnistes, qui se voudraient immuables. Loin d'être émancipatrices, les cultures identitaires finiraient-elles par reconstruire ce qu'elles prétendent défaire ?

Hypertrophie du moi et subjectivités racontées

Le renoncement aux revendications universalistes et la fragmentation des luttes sociales, par la multiplication des catégories identitaires, constitueraient un terrain fertile pour l'enfermement de soi dans les particularismes culturels, ethniques et religieux. Soucieux de revendiquer leur appartenance à un groupe particulier, les protagonistes de l'identitarisme encouragent l'auto-affirmation de soi, qui est caractéristique d'une « époque où chacun cherche à être soi-même comme un roi et non pas comme un autre[2] ». Cet « excès » de revendication de soi s'accompagnerait souvent d'une négation d'autrui, au sens où l'on exclurait l'autre sous prétexte de mener un combat juste pour sa propre communauté, pour « son » identité. Pour reprendre l'expression de l'auteure, une « hypertrophie du moi » se serait progressivement installée dans nos sociétés[3]. D'où le titre du livre de Roudinesco et son clin d'œil à l'ouvrage de Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre* : on serait passé de se penser soi-même en tant qu'autre à se penser soi-même comme un roi. Se penser soi-même « comme un autre » implique que l'autre est constitutif de ma propre identité[4]. À cette définition de l'identité, selon laquelle on est toujours *autre* en étant soi, se

1. Il n'y a pas de « dérives » chez les identitaires de l'extrême droite, lesquels opèrent à partir du ressentiment. Leur point de départ, à eux, a toujours été le même, soit l'idée de débarrasser la France de tous ses corps supposément « exogènes ».
2. Élisabeth Roudinesco, *Soi-même comme un roi. Essai sur les dérives identitaires*, Paris, Seuil, 2021, p. 10.
3. *Ibid.*, p. 10-11.
4. Idée que l'on rencontrait encore récemment dans le slogan « Je suis Charlie », selon l'auteure.

substituerait aujourd'hui la mécanique identitaire du repli sur soi, qui réduit l'identité à une *appartenance*. Au lieu de partir du principe que « l'identité est d'abord multiple et qu'elle inclut l'étranger en soi[5] », elle serait désormais assimilée à un groupe d'appartenance (ethnique, religieux, social, territorial, etc.). Cela contribuerait à faire disparaître l'idée du « Je suis je, voilà tout », soit l'affirmation d'une subjectivité qui existe indépendamment de son appartenance à une catégorie ethnique ou religieuse et des contingences du corps biologique.

Il convient de souligner que Roudinesco ne critique pas l'intention derrière cette nouvelle manière de s'affirmer soi-même (à savoir contrer la négation des minorités opprimées), mais plutôt le fait qu'elle exprime souvent une volonté « d'en finir » avec l'altérité et de « ne plus se mélanger à aucune autre communauté que la sienne[6] ». Comme le fait ressortir l'auteure, le discours postcolonial et son néologisme *racisé*, qui finirait par « désigner positivement un clan soucieux de ne pas se mélanger à une population blanche[7] », s'inscrivent en complémentarité avec certaines idées de la droite extrême sur la « pureté de la nation, de la culture, convaincus que rien ne doit se mélanger[8] ». Cet appel à un séparatisme se rencontrerait aussi chez un certain néo-féminisme identitaire, qui souhaiterait faire sécession des hommes et les éliminer de nos esprits, en cessant de lire leurs livres, de regarder leurs films et d'écouter leur musique, comme autant de prolongements d'un système global de domination masculine[9]. En un mot, l'« autre » serait désormais assimilé à un ennemi. Roudinesco remet en question, par le fait même, le pouvoir libérateur de la non-mixité raciale, et demande en quoi un racisme « racisé » serait différent du bon vieux racisme qui avait servi de matrice au colonialisme. Faire corps avec le discours de ce que l'on prétend dénoncer constitue une illustration exemplaire des « dérives identitaires » que dénonce l'auteure. Certains protagonistes de l'identitarisme iront même jusqu'à renier la pensée des plus grands artisans des luttes contre le racisme, l'apartheid et l'esclavage, dont Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor, Frantz Fanon, et donc se détourner de tout ce dont ils avaient hérité. Il est frappant de voir à quel point le discours des révoltes *identitaires* contraste avec celui de leurs prédécesseurs (anticolonialistes, féministes, etc.), qui considéraient, au-delà des différences, l'unité du genre humain. Jamais Edward Said ne prônait la séparation entre les peuples, comme le font par exemple les adeptes de l'indigénisme antirépublicain, qui reconduiraient en quelque sorte les emblèmes les plus sinistres de la haine de l'autre et du

5. Élisabeth Roudinesco, *op. cit*., p. 10.
6. *Ibid*., p. 21.
7. *Ibid*., p. 151.
8. *Ibid*., p. 244.
9. *Ibid*., p. 69. Le mouvement des Indigènes de la République dénonce également les LGBTQIA+ considérés comme des complices de la blanchité, dans la mesure où « ils ont acquis des droits et se seraient donc normalisés » (*ibid*., p. 202) – de manière analogue aux féministes lesbiennes radicales qui condamnent les hommes gays jugés coupables de domination masculine (*ibid*., p. 68-69).

séparatisme radical[10]. À l'évidence, des traces de colonialisme persistent aujourd'hui dans toutes les sociétés occidentales, en particulier dans les anciennes métropoles des empires coloniaux, comme la France et le Royaume-Uni, de même qu'aux États-Unis. Loin de nier les brutalités et les discriminations raciales qui existent dans nos sociétés, l'auteure se demande s'il est pour autant souhaitable de réintroduire la notion de race et d'adopter une vision racialisée de la société, qui réduit l'individu à son appartenance ethnique et « raciale » ? Pour Roudinesco, il est permis d'en douter.

Les nouvelles revendications identitaires ne se réclament plus des idéaux universalistes qui rassemblaient leurs prédécesseurs antiracistes et anticolonialistes, lesquels se référaient à la Révolution française et plus tard à la Résistance antinazie. Avec le phénomène de l'« identitarisation », qui est fondé sur une critique du rationalisme et des Lumières, il s'agirait plutôt d'afficher ses souffrances et de donner libre cours à ses émotions, en particulier dans le domaine des *subaltern studies*, qui ouvre la voie à la « science » du vécu et du ressenti orientée vers les expériences subjectives (microsociologie, micro-histoire). Les arts et les lettres n'échappent pas à ce phénomène, où l'on accuse de plus en plus les artistes de s'approprier des cultures subalternisées – seules des personnes atteintes de surdité auraient la légitimité d'interpréter des rôles de personnes sourdes, par exemple[11]. Les œuvres d'art chercheraient désormais moins à représenter une réalité globale et à dévoiler des vérités sur la vie humaine qu'à se raconter soi-même sans distance critique. Dans ce contexte, assimiler l'autre à un ennemi semble être un pendant de l'hypertrophie du moi, dans la mesure où ces récits de vie ont souvent pour objectif de dénoncer l'offense et de lutter pour la préservation de soi (*contre* les agressions d'autrui), en donnant la parole aux « subalternisés », qui seuls auraient le droit de raconter leur histoire, et en l'enlevant aux « dominants ». Selon le principe du ressenti et de l'émotion (« je souffre, donc j'existe »), plus aucune dynamique conflictuelle n'est admise. Avec la recrudescence des actes de censure et de destruction, de l'histoire mémorielle par exemple (déboulonner les statues, rebaptiser d'urgence les rues, etc.), symptomatiques de la *cancel culture*, on assisterait selon l'auteure à une « résurgence des rites de lynchage et de chasse aux sorcières visant à mettre à mort, symboliquement ou socialement, un adversaire jugé dangereux : le contraire du débat démocratique, fondé sur la parole[12] ». Il est essentiel de reconnaître et de défendre les victoires des mouvements émancipatoires, comme celles du #*MeToo*, mais « cela ne doit pas interdire de critiquer les dérives d'un tel mouvement[13] », par exemple les conséquences qu'une culture de la dénonciation publique aurait sur les droits démocratiques des citoyens[14]. Roudinesco présente plusieurs exemples des conséquences possibles de

10. *Ibid*., p. 206.
11. Voir *ibid*., p. 219.
12. *Ibid*., p. 222.
13. *Ibid*., p. 42.
14. *Ibid*., p. 217.

l'idéologie identitariste sur la liberté de création, d'expression et de pensée. Selon elle, la peur d'être accusé d'islamophobie ou de transphobie entraverait aujourd'hui toute capacité à débattre de façon critique – en interdisant, par exemple, d'interroger la capacité d'un enfant non pubère, affirmant vouloir changer de sexe, de consentir à un traitement hormonal ou chirurgical qui modifierait son corps à long terme[15]. Il importe de préciser que Roudinesco défend le droit de toutes les personnes trans et non binaires, en âge de consentir, à s'auto-définir et à suivre de tels traitements. Qu'il y ait des identités fluides, cela est évident. L'auteure se demande s'il est pour autant nécessaire de multiplier les catégories et les classifications identitaires, comprises dans une logique séparatiste.

Cultures subalternisées et culture universelle

Le modèle de la laïcité républicaine qui s'est établi en France incarne une tradition issue de la Révolution et de la séparation de l'Église et de l'État. Bien qu'elle soit favorable à ce modèle qui a quelque chose d'unique dans le monde, l'auteure précise qu'il n'est toutefois pas exportable. Vouloir l'imposer à tous les pays du monde serait à la fois « impérialiste et suicidaire[16] ». Il existe d'autres formes de laïcité dans d'autres pays qui ne correspondent pas au modèle français, par exemple la laïcité à l'américaine. Or, quelle que soit sa forme, le principe de la laïcité est indispensable pour assurer la liberté de conscience et « éviter à chaque sujet d'être assigné à son identité[17] ». Bien qu'ils représentent parfaitement les aspirations du programme moderne d'une maîtrise technique de la nature (avec certaines réflexions sur la possibilité de modifier le sexe d'une personne et de procréer sans hommes), les nouveaux mouvements identitaires français, étudiés par l'historienne de la psychanalyse, rejettent les Lumières, la laïcité et l'école républicaine en tant que symboles de la barbarie coloniale. L'éducation républicaine en France, tout comme l'idéal de la *Bildung* issu des Lumières allemandes (*Aufklärung*), aspire à détacher en partie l'enfant de sa famille et de son particularisme et à élever son esprit à l'universel, par l'apprentissage des sciences, des lettres, des arts, des mœurs, des coutumes, etc. La tâche de l'éducation consiste à amener le sujet humain à se décentrer de son point de vue particulier et à élargir ses horizons. Dans cette perspective, l'être cultivé – ou éduqué – est capable de se mettre à la place d'autrui et de comprendre (ou de s'efforcer de comprendre) le point de vue de ceux qui se trouvent dans des situations différentes de la sienne. Les *subaltern studies* renient cette capacité de l'homme de s'éduquer et d'élever son esprit à l'universalité, lorsqu'elles prétendent « qu'un "étranger" n'aurait pas la

15. Voir *ibid*., p. 57-58 et 201.
16. *Ibid*., p. 19.
17. *Ibid*., p. 18.

capacité ou le droit de penser une réalité extérieure à lui-même[18] ». Selon le philosophe allemand Hans-Georg Gadamer, dont l'œuvre accorde une place centrale à l'idéal de la *Bildung*, la tâche de l'éducation est d'établir une distance par rapport à sa perspective particulière, ce qui signifie prendre conscience de son propre non-savoir (de son ignorance) et reconnaître que *l'autre peut avoir raison*[19]. Dans cette perspective, le sociologue devrait s'abstenir de se présenter en « thérapeute social » et de prétendre qu'il est le seul à détenir la conviction juste, comme le font par exemple les artisans des études postcoloniales et des *whiteness studies* lorsqu'ils cherchent à faire avouer à chaque Blanc son racisme intériorisé, à traquer l'esprit de colonialité (conscient et inconscient) qui persisterait à l'intérieur même des démocraties et à combattre « les ravages produits dans le psychisme inconscient des dominants par les restes de l'époque coloniale[20] ». Quand l'autre est assimilé à un ennemi, il est difficile de reconnaître qu'il puisse avoir raison.

Selon Roudinesco, les protagonistes de l'identitarisme refuseraient souvent de voir que c'était principalement au nom des idéaux démocratiques de liberté et d'égalité que leurs prédécesseurs avaient mené leurs luttes, dont celles contre la politique coloniale. L'écrivain et militant Raphaël Confiant suggère, par exemple, que l'universalisme républicain et la Révolution française seraient responsables de l'incapacité des Antillais de sortir de leur inféodation au colonisateur, au point de faire un éloge à peine masqué de l'Ancien Régime[21]. Or, Roudinesco rappelle que l'anticolonialiste Senghor affirmait plutôt que c'est en accédant à une civilisation universelle que l'on évite d'être « assimilé de force à une culture dominante[22] ». Engager un combat en faveur de l'indépendance et faire émerger une culture commune aux populations qui ont été victimes de ségrégation et de discrimination en raison de leur couleur de peau n'impliquerait pas nécessairement de renoncer à la langue française, dans laquelle ils peuvent donner leur culture en partage, ni au « latin, au grec, à Shakespeare, aux romantiques, etc.[23] ». C'est l'idée que valorisaient Senghor et son ami Aimé Césaire. C'est aussi l'approche préconisée par Frantz Fanon, notamment dans *Peaux noires, masques blancs*, où il analyse la situation du colonisé en prenant appui sur la dialectique hégélienne, la phénoménologie sartrienne et la théorie lacanienne du stade du miroir[24]. Lutter contre l'oppression coloniale ne demande pas nécessairement de se couper de cette part de l'universalité humaine dont certaines populations ont été privées par le racisme et la ségrégation[25]. Fanon appelle plutôt à une réintégration

18. *Ibid.*, p. 163.
19. Voir Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode*, Paris, Seuil, 1996, p. 25-35.
20. Élisabeth Roudinesco, *op. cit.*, p. 153.
21. *Ibid.*, p. 122.
22. *Ibid.*, p. 90.
23. *Ibid.*, p. 90-91.
24. *Ibid.*, p. 100.
25. *Ibid.*, p. 91.

des peuples colonisés dans l'universel, un nouvel humanisme « qui tiendrait compte des différences en humanisant l'humain dans toutes ses variantes[26] ». Or, la nouvelle politique des identités (*identity politics*) privilégie l'appartenance à la communauté aux dépens des luttes en faveur de l'égalité citoyenne universelle, ce qui la distingue de Fanon, ainsi que de Césaire, qui jamais « n'avait revendiqué, comme le faisait cette nouvelle génération issue des campus américains, l'idée qu'une assignation identitaire raciale ou ethnique pût être une réponse à la barbarie impérialiste[27] ». Roudinesco voit dans ce repli identitaire un mouvement de régression qui se traduit souvent dans un rejet de la rationalité scientifique et du savoir médical, par exemple chez ceux qui déplorent l'utilisation précoce des implants cochléaires parce qu'ils menaceraient l'apprentissage de la langue des signes, caractéristique de l'« identité » sourde[28].

N'éprouvant aucune hostilité de principe pour le culturalisme ou le relativisme, Roudinesco fait appel à la compréhension des cultures de Lévi-Strauss et à sa tentative de conjuguer le projet du respect absolu du relativisme culturel et celui de penser le monde de façon rationnelle. L'auteure affirme avec Lévi-Strauss que l'abolition de toute idée de supériorité d'une culture sur une autre ne signifie pas « que la rationalité scientifique doive s'effacer au profit de la simple constatation des différences culturelles[29] ». Il est essentiel de combattre toute forme d'occidentalisation intégrale du monde (son uniformisation sous l'effet des progrès scientifiques et technologiques apportés par les sociétés dites occidentales) et de respecter la diversité et le mélange des cultures, qui constituent une source de progrès et qui sont nécessaires à la compréhension de l'universel. Dans cette optique, Roudinesco suit Lévi-Strauss qui « appelle les sociétés dominantes, maîtresses du savoir scientifique, à protéger les anciennes cultures plutôt qu'à les dévaster. L'*universel* de la pensée scientifique n'est donc jamais séparable de la *différence culturelle*[30] ». L'auteure ne précise cependant pas comment la différence et le relativisme des cultures permettent d'exprimer l'universalité du genre humain. On touche peut-être ici aux limites de l'ouvrage qui a tendance à promouvoir un universalisme abstrait, en minimisant l'importance des identités culturelles dans la formation de la personne. Il faut admettre que les identitaires ont raison de penser que notre subjectivité est constamment façonnée par notre appartenance à une histoire, à une société et à un *ethos*, car l'humain (en tant qu'il est un être historique) s'inscrit dans des traditions et des habitus qui influencent sa pensée et son agir, sans toujours s'en rendre compte. La faiblesse du discours identitaire tient surtout au fait qu'il réduit le sujet à ses identités culturelles et y emprisonne sa conscience. S'il est vrai qu'on ne peut jamais échapper

26. *Ibid.*, p. 101.
27. *Ibid.*, p. 116.
28. *Ibid.*, p. 68.
29. *Ibid.*, p. 81.
30. *Ibid.*, p. 82, souligné dans le texte.

complètement à sa détermination sociohistorique et avoir une *pleine* conscience des habitus qui orientent son rapport au monde, il est à tout le moins possible pour l'homme, tel qu'on l'a vu avec l'idéal de l'éducation (*Bildung*), d'étendre ses horizons au-delà du point de vue restreint de ses appartenances particulières.

L'ouvrage *Soi-même comme un roi* met en avant la nécessité de sortir de soi-même et de penser comme un autre, ce qui signifie essentiellement être capable de se mettre à la place d'autrui et faire preuve d'empathie. Renverser les perspectives et redonner la parole aux oubliés de l'historiographie officielle est une tâche fondamentale pour l'humanité qui ne pourra toutefois pas se faire aux dépens de l'universel. À une époque où l'on semblerait avoir perdu le sens des nuances, l'auteure propose un ouvrage prudent et mesuré qui incite à ramener un peu de sérénité dans le débat public et la vie politique. Cet essai bien documenté prend appui sur des sources aussi variées que rigoureuses, tirées tantôt de textes littéraires, tantôt de classiques des sciences humaines. L'ouvrage laisse plusieurs problèmes en suspens et n'a pas la prétention de trouver des solutions immédiates aux dérives identitaires actuelles. En faisant la lumière sur les apories de la culture identitaire, l'auteure met en garde les tenants des mouvements émancipatoires de promouvoir un nouveau puritanisme (par la relecture morale ou « politiquement correcte » des œuvres d'art et intellectuelles par exemple), qui pourrait en fin de compte faire reculer les libertés fondamentales en matière de mœurs et de droit.

> Une fois solidement établis, les concepts et les mots se transforment en un catéchisme qui finit, au moment voulu, par justifier des passages à l'acte ou des intrusions dans la réalité. Ainsi passe-t-on, sans même s'en rendre compte, de la civilisation à la barbarie, du tragique au comique, de l'intelligence à la bêtise, de la vie au néant, et d'une critique légitime des normalités sociales à la reconduction d'un système totalisant[31].

L'ouvrage amène ainsi à se demander si ce passage à une sorte de catéchisme, par le retour de la confession publique et l'invention d'un nouveau vocabulaire qui prétend déconstruire les définitions existantes, représente une réelle amélioration pour l'humanité, ou s'il ne fait qu'instaurer de nouvelles normes aussi opprimantes que celles que l'on prétend remplacer. Il est vital, dans ce contexte, de remettre au premier plan la tâche de préserver une vie intellectuelle conflictuelle et une capacité de débattre ouvertement, sans prêter des intentions aux personnes avec lesquelles on est en désaccord.

31. *Ibid.*, p. 72-73.